

TEMPERATURE

Da 6 avril 1903.

Thermomètre de H. et L. CLAUDE, Opticiens. No 124 rue Ourseville.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 6 avril.—Indications pour la Louisiane.—Timp.—en partie couvert mardi; beau mercredi; vents légers à frais du sud.

RUSSIE ET AMERIQUE.

Depuis moins de cent ans, depuis moins d'un demi-siècle, pourrions nous dire, il s'est opéré des deux côtés de l'Atlantique, une série de révolutions qui ont changé la face de la terre et déplacé complètement le centre de toutes les activités politiques et économiques.

A l'époque dont nous parlons le nouveau monde n'existait réellement pas, du moins, il n'avait pas d'existence indépendante. Ce n'était qu'une série de colonies qui ne vivaient que de l'emprunt et étaient presque toutes à charge à la métropole.

Il a suffi d'une révolution de quelques années pour bouleverser tout cet état de choses et faire de l'union américaine la source de toutes les richesses nationales et internationales.

Au milieu de tous les changements que lui imposaient la nécessité, non seulement de l'union fédérative, mais aussi de l'unité nationale la plus parfaite, elle a su conserver intacte son unité primitive, tandis que les anciennes nationalités de l'Europe restaient divisées comme auparavant, et par conséquent, stationnaires. C'est ainsi que nous l'avons vue, durant le siècle qui vient de s'écouler, passer à l'état de grande nation de quatre-vingt millions d'âmes et de grande puissance coloniale, tandis que les autres peuples continuaient à pèter sur place.

De tous les Etats du Vieux Monde, un seul a fait des progrès que l'on pourrait comparer aux siens—la Russie; mais sa situation et son éducation politique et sociale la forcent à garder indéfiniment les institutions arriérées dont elle souffre et qui peuvent dans un prochain avenir la conduire à sa perte.

Telle est la situation où se trouve aculée l'Europe actuelle, entre deux puissances colossales — un Empire ultra-océanique et une immense République, aussi éclairée que libérale, à laquelle tout réussit, parce que tout, chez elle, repose sur le bon sens des gouvernés et sur le respect de la loi de la part des gouvernants.

Assés, tous les regards dans les deux mondes sont fixés sur ces deux peuples, du patriotisme, de la politique desquels dépend l'avenir de l'humanité.

Reste à savoir si quelque ambition mal placée ne viendra pas un de ces jours troubler cette paix bienfaisante.

LES Grands Vieillards

On a remarqué, à propos de la mort de M. Legouvé, dit Jean Frolo, dans le "Petit Parisien", que bon nombre de savants ou d'écrivains ont la fortune de parvenir à un âge avancé. La constatation ne se vérifie pas seulement de notre temps, où le grand chimiste M. Berthelot porte allègrement le poids de ses soixante-seize ans, mais elle se justifie tout aussi bien dans le passé. Victor Hugo, et surtout Chevreul, qui, né avant la Révolution, put en voir le centenaire, sont des illustrations de premier ordre de cette longévité des hommes de pensée. Et comment ne pas citer aussi Voltaire?

Pour expliquer cette prérogative des sciences, on pourrait avancer, il est vrai, que nombre d'éminents octogénaires et nonagénaires sont nés dans l'opulence et ont été soustraits par suite à une foule d'accidents qui menacent les pauvres. Mais il n'est pas exact que tous les grands dramaturges, tous les physiciens ou chimistes fameux, soient entrés dans la vie avec des rentes. Au contraire, la majeure partie d'entre eux ont dû travailler avec acharnement pendant leur jeunesse et même durant leur âge mûr pour gagner leur subsistance. Bien rares aujourd'hui sont les philosophes qu'on éveille au concert des violons, comme Montaigne, ou les zoologistes qui s'écrivent, comme Buffon, en manches de dentelle. Pasteur et Renan sortaient du peuple.

Sans doute il faut rapporter le privilège de vieillesse dont jouissent certains esprits de premier ordre, pour le bien de l'humanité d'ailleurs, à la discipline de vie qu'ils se sont imposée. Le travail conserve; il affranchit ceux qui se donnent à lui, des grandeurs et des petits abus, ruineux pour leur santé. Nul n'ignore que si Chevreul mourut à cent trois ans, il réglait ses journées et son alimentation avec une rigueur mathématique. Et Legouvé, qui jusqu'à son dernier jour s'astreignit à des exercices physiques, dut à coup sûr, à sa seule volonté, son extraordinaire verdeur.

Parmi les grands vieillards de notre époque, — et il en est dans tous les ordres d'idées, — deux honorent particulièrement la littérature: l'un est un Russe, Tolstoï; l'autre un Norvégien, Ibsen. Et l'on peut dire que depuis la disparition de Victor Hugo, ils se disputent la prééminence.

Tolstoï dispose d'une gloire plus incontestée que son rival. Le genre de vie auquel il s'est adonné en fait une physionomie à la fois curieuse et sympathique. Né dans les rangs de la plus haute noblesse, appelé sans doute par ses talents et sa vigueur intellectuelle à jouer un rôle dans le gouvernement de son pays, il a préféré se séparer de Paris-toï. Il se complait dans la société des ouvriers des champs; il rompt, autant qu'il pouvait, avec son milieu d'origine; comme cet autre illustre vieillard, Gladstone, dédaigné il y a quelques années, il glorifie le travail manuel, source de jouissances physiques. Il s'est voué à l'éducation des paysans qui environnent sa demeure et leur prêche la fraternité et la bonté. Après avoir excellé dans le roman, il s'est cantonné dans l'enseignement de la

morale, et l'on ne pourrait rêver plus haute abnégation que la sienne.

Quelque hardiesse qu'il montre, quelque attitude qu'il prenne, il n'a jamais été molesté par l'empire russe. Alexandre III et Nicolas II ont compris que Tolstoï était la gloire de leur époque et qu'ils ne l'inquiéteraient pas sans qu'il en résultât un préjudice moral pour leur propre autorité.

Faut-il attribuer au régime qu'il s'est imposé sa remarquable conservation? On bien doit-il sa longévité à ses préférences pour la campagne, pour l'air pur des forêts et des champs? En tout cas, le puissant écrivain a réussi depuis quelques années à surmonter toutes les crises. Des maladies très graves n'ont pu venir à bout de lui. Il en sort plus vaillant et plus avide de labour.

Ibsen, l'honneur des contrées du Nord, arrivait avant-hier à sa soixante-quinzième année. La jeunesse et le public scandinaves ont célébré cet anniversaire par des fêtes splendides, à l'état de santé du dramaturge n'avait exigé des ménagements. Mais l'auteur de "Maison de Poupée" et de tant d'autres œuvres qui ont fini par attirer la curiosité est assez robuste, lui aussi, pour qu'une indisposition passagère ne puisse le dompter.

Il n'a pourtant pas eu la chance, comme Tolstoï, de naître dans la richesse d'une vieille maison aristocratique. Il vit le jour dans une boutique, servit d'abord comme aide-pharmacieur et fit ses études un peu à bâtons rompus. De bonne heure il composa ses premières pièces; mais comme elles lui rapportaient peu, il s'avisa de prendre la direction d'un théâtre, pour s'y faire représenter plus sûrement. Initiative bien fâcheuse, au surplus, car la faillite le gagna. Il voyagea ensuite dans les deux mondes, écrivant toujours, multipliant ses drames, qui sont presque innombrables.

On n'est point seulement parmi les poètes, les philosophes et les savants que l'on rencontre la longévité. Les chefs de gouvernement n'ont plus à se plaindre de la fortune, car quantité d'entre eux, au cours du siècle écoulé, ont atteint à des âges avancés. La reine Victoria et Guillaume Ier, le grand-père de Guillaume II, sont arrivés respectivement à quatre-vingt-deux et quatre-vingt-onze ans.

Le pape l'emporte de beaucoup sur ces deux souverains, puisqu'il est entré ce mois-ci dans sa quatre-vingt-quatorzième année. C'est du reste une tradition de Saint-Siège que d'assurer une vieillesse hors de pair à ses titulaires, et le prédécesseur de Léon XIII, Pie IX, continua à diriger fort tard les destinées de l'Eglise.

De jubilés en jubilés, d'année en année, le pontife actuel étouffe davantage le monde par la vitalité qui subsiste en lui. Lorsqu'il fut élu en 1878, la plupart des cardinaux croyaient que son règne serait éphémère et qu'un nouveau conclave s'imposerait avant peu. Et pourtant Léon XIII a fait prévaloir ses volontés pendant un quart de siècle déjà, et malgré l'avis de ses médecins, souvent, il s'astreint à des fatigues qui semblent disproportionnées à sa faiblesse apparente. En tout cas, on ne vit jamais encore un nonagénaire cesser de travailler de sa main. Il est vrai que Léon XIII est un lettré.

Le grand-duc Adolphe de Luxembourg est le vice-doyen des chefs de gouvernement vivants, car il est né en 1817. Il ne dépasse que de quelques mois le roi de Danemark, Christian IX, que Guillaume II ira saluer prochainement lors de son anniversaire, et qui réserva à M. Loubet, pour son retour de Russie, un accueil si cordial et si courtois.

Si Christian IX a la chance de voir réunis autour de lui, à chaque automne, sa nombreuse postérité, et ses multiples alliés qui occupent les trônes grands et petits d'Europe; s'il a pu se consoler par les splendeurs matrimoniales de ses enfants de ses amertumes passées, il a traversé d'effroyables moments. Il a vu, il y a trente-neuf ans, les armées autrichiennes et allemandes envahir ses Etats, écraser ses troupes sous leur supériorité numérique et démembrer sa patrie. Il a perdu deux de ses plus riches provinces, le Slesvig et le Holstein, annexés à l'empire germanique. Et c'est pour lui une réparation bien mince que la démarcation dont le petit-fils de son vainqueur vient de prendre l'initiative.

Combien plus triste encore semble la carrière de François-Joseph d'Autriche, malgré la pompe et le cérémonial dont l'entoure la maison royale des Habsbourg. Il est moins chargé d'ans que le roi de Danemark, puisqu'il n'a que soixante-treize ans. Mais les épreuves qu'il a subies sont autrement cruelles. Il n'a pas seulement perdu l'Italie et la prééminence en Allemagne, connu le deuil des grandes défaites, Magenta, Solferino, Sadova. Il a été frappé dans sa famille par une série de calamités sans exemple. Son frère est mort fauché au Mexique, sa famille est tombée à Genève sous le poignard d'un anarchiste, son fils Rodolphe a péri dans le drame toujours obscuro de Meyerling.

Ses autres parents, mêlés à des scandales, ou avides de rompre avec les chaînes précieuses, ont peu à peu déserté sa cour. Et il reste presque seul debout, inquiet de l'avenir de son empire que travaillent de violents antagonismes, et qu'il ne pourra sans doute pas transmettre à des mains assez robustes.

La vieillesse des savants et des penseurs est généralement douce, parce qu'ils peuvent parcourir d'un regard satisfait leur existence de labeur et de joies. La vieillesse des souverains est souvent pleine d'amertumes, et la vision des démembrements subis ou des sanglants événements accomplis la hante obstinément. Bien rare sont les rois ou les empereurs qui ont connu la sérénité continue de la vie.

Statistique.

On a beaucoup parlé de l'âge de M. Legouvé parce que cet homme aimable était de l'Académie, mais cet âge n'est pas si extraordinaire, même à Paris.

D'après les derniers chiffres de la statistique municipale il y a, exactement dix mille six cent dix-sept octogénaires à Paris.

Quant aux nonagénaires de l'âge de M. Legouvé, ils sont encore cinq cent trente et un.

Quatre-vingt-cinq seront dans quelques mois centenaires.

Enfin cinq Parisiens ont doublé le cap de leur siècle. Aucun n'est marié.

THEATRES.

GRAND OPERA HOUSE.

La troupe permanente du Grand Opera House vient d'entamer dans sa dernière semaine d'engagement.

Elle l'avait heureusement commencé, elle le termine plus heureusement encore par un mélodrame à grands effets, qui s'est fait, avant-hier, bruyamment applaudir. "Kidnapped."

Inutile d'entrer dans les détails de la pièce. Le titre seul est assez éloquent et l'élévation d'opéra dans les circonstances les plus dramatiques. La troupe a enlevé la pièce avec tout l'entrain que l'on peut espérer d'artistes qui veulent se faire regretter.

Hier, en matinée et le soir, deux splendides représentations au bénéfice de M. Keogh, une des colonnes comme une des plus grandes utilités de la troupe, avec le concours de plusieurs artistes étrangers à la troupe, notamment le Tulane quartette et une scène de pugilat qui a vivement intéressé le public.

On sait combien M. Keogh est aimé des habitués du Grand Opera House.

THEATRE TULANE.

Bien que nous soyons entrés dimanche dans la grande semaine religieuse de la semaine de l'année, il y avait le soir salle comble au Tulane. C'est que l'on y donnait la première d'une pièce qui a passionné la foule et que le principal rôle était rempli par un artiste d'un talent tout à fait exceptionnel — Miss Eleanor Robson.

Ce n'est pas assurément une nouvelle venue parmi nous que Miss Robson, et ses succès sont merveilleux au Nord comme au Sud.

Audrey était une pièce fort discutée et que les artistes les plus renommés n'abordaient qu'en tremblant.

Miss Robson lui a donné la popularité qui lui manquait. La pièce est, du reste, très mouvementée, très émouvante. Elle a réussi autant, peut-être même plus qu'à New York.

Les six tableaux dont elle se compose ont été acclamés par le parterre, et le succès, un succès très brillant, lui est assuré pour toute la semaine.

La troupe Liebler l'a montée d'une façon splendide et l'enlève avec beaucoup d'entrain. C'est une heureuse semaine qui commence pour le Tulane.

THEATRE CRESCENT.

Le Crescent vient de remporter un bien franc et bien loyal succès dans "Sweet Clover", une des plus douces et des plus gracieuses pièces que l'on puisse rêver.

M. Otis Thayer y remplit un charmant rôle avec une suavité qui a fait, hier, l'admiration des patrons. Il y est aidé, du reste, puissamment par Miss Carter, jeune artiste que nous avons déjà vue ici dans une compagnie où figurait Stuart Robson, ainsi que Lew Newcomb, Fred. Hearn, F. Lennon, Eleanor Skeldon, Evelyn Temple et autres comédiens d'un rare mérite.

Le succès de "Sweet Clover" est assuré pour la semaine.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Jamais on n'a vu la foule se presser à l'Orpéum comme hier et avant-hier aux deux représentations de la journée et de la soirée.

Miss Lola Yberri a déployé dans sa tarentule une verve véritablement endiablée. En la voyant se démaner sur la scène, on comprend la renommée dont elle jouissait en Europe, surtout à Londres. Aux vieux amateurs, elle rappelle les merveilles de la Taglioni, ou de Fanny Ellsler et de la Carménita.

Dans les danses espagnoles, elle est incomparable. Aussi son succès est-il fourmillant. A côté d'elle brillent d'autres artistes de valeur qui ne laissent pas au public un instant de répit.

C'est ce qui explique la vogue dont jouit depuis longtemps l'Orpéum.

MOT POUR RIRE.

Nul n'est plus perdue que X... En apparence, le meilleur des confrères, mais que d'épines sous les roses!

Après un éloge de début, éreintement à fond. On en parlait hier au cercle. — Drôle de corps, disait quelqu'un. — Du tout, répondit un autre, il procède méthodiquement, au contraire: il embaume avant d'enterrer!

Dédicace de Monuments A SHILOH.

Champ de bataille de Shiloh, par téléphone à Corinth, Miss, 6 avril.—L'Indiana a inauguré et présenté au gouvernement les vingt-deux monuments érigés au prix de \$25,000 en l'honneur des vingt-deux régiments que l'Etat avait dans la bataille de Shiloh.

Deux trains spéciaux et une flotte de bateaux à passagers ont amené 600 personnes d'Indianapolis ce matin.

Le général Lew Wallace présidait les cérémonies de dédicace et dans son discours il a dit que l'armée du Tennessee n'avait pas de commandant à Shiloh et avait été surprise sans nécessité par le général Albert Sidney Johnston.

Les monuments ont été présentés à l'Etat par le colonel James Wright, de la commission de l'Indiana, qui était chargé de leur érection.

Le gouverneur W. T. Durbin a présenté les monuments au gouvernement.

Ils ont été acceptés au nom de celui-ci par William Carey Sanger, sous-secrétaire de la guerre. La commission nationale était représentée par le colonel Josiah Patterson, de Memphis, Tenn. Le général Gordon, de Memphis, représentait le gouverneur Frazier, du Tennessee.

Le sénateur Albert J. Beveridge, de l'Indiana, a prononcé un discours. James W. Bailey a récité "Old Glory".

Plusieurs milliers de résidents de cette partie de l'Etat, comprenant de nombreux vétérans confédérés, qui se sont battus à Shiloh, étaient des spectateurs intéressés.

Miss Nell Grant, de San Diego, Californie, petite-fille du général U. S. Grant, se trouvait parmi les arrivants de l'Indiana.

Lorsque la flotte est passée ce matin devant l'habitation Cherry, qui fut le quartier général du général Grant à Shiloh, les bateaux ont atterri pour permettre à Miss Grant de descendre à terre pendant quelques minutes.

Le général Wallace est très vexé de l'inexactitude des imprimés de la commission du Parc National qui donnent à la brigade de Sherman la position occupée par la première brigade commandée par lui, affirme-t-il.

Manœuvres des élèves de l'école militaire.

Washington, 6 avril.—Le secrétaire de la guerre a donné l'ordre d'envoyer la première classe des cadets de l'école militaire, au nombre de quatre-vingt-quinze, vers le 28 avril au champ de bataille de Gettysburg, pour trois jours d'instruction en stratégie et tactique de guerre.

Les cadets manœuvreront sous la direction d'un professeur et de quatre instructeurs du génie. Ils seront pourvus des vivres et du service médical nécessaires.

Les représentants des Etats- Unis devant la commission de la frontière de l'Alaska.

Washington, 6 avril.—Le secrétaire d'Etat a nommé les avocats qui représenteront les Etats-Unis devant la commission de la frontière de l'Alaska.

Il a choisi le juge Jacob M. Dickinson, de Chicago, sous-avocat général sous la présidence Harrison et actuellement conseil général de la compagnie de chemin de fer de l'Illinois Central; David T. Watson, de Pittsburg, conseil des Etats-Unis dans les affaires du "merger", et Harris Taylor, ancien ministre des Etats-Unis en Espagne.

Ces avocats exposeront à la commission les arguments des Etats-Unis préparés par le général John Foster et M. Lansing. Ils comptent partir pour l'Angleterre en septembre.

Le juge Dickinson était des compagnons du président Roosevelt dans la partie de chasse du Mississippi l'automne dernier.

Emigrants Dangereux.

New York, 6 avril.—Par suite de la récente affluence de centaines de milliers d'émigrants italiens parmi lesquels se trouvent des brigands chassés de leurs provinces natales, des efforts sont tentés pour transplanter sur le sol américain quelques institutions italiennes des plus pernicieuses.

La police de New York et celle des villes suburbaines uniront leurs forces contre ce mouvement. Des proscriptions ont été créées, une société secrète dans un but de chantage contre leurs propres compatriotes.

Les victimes étant au courant des méthodes des organisateurs de cette société sont disposés à payer pour être exemptés de nouvelles persécutions.

Ces brigands exercent surtout leur activité dans le comté de Westchester.

Trois individus que l'on allègue membres de la société secrète ont été arrêtés, et si leur identité est établie ils seront sévèrement punis.

De riches Italiens de New York et des villes environnantes ont reçu des lettres signées "Président" réclamant des sommes s'élevant de \$25 à \$100 et donnant le moyen de les faire parvenir à destination.

Tout refus entraîne la peine de mort.

Le chef de la police de New Rochelle a reçu de nombreuses lettres d'Italiens ayant été ainsi menacés. Il a appris que dans bien des cas l'argent avait été versé.

Des Italiens marquants lui ont dit que la société est composée d'individus des plus dangereux qui ont été chassés de l'Italie.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

No. 40 Commencé le 19 février 1903

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

DEUXIEME PARTIE

IV

PROVOCATION.

Suite.

Une contraction de douleur crispait sa physionomie, son bras retomba inerte. Pierre venait de s'élaner et, lui saisissant le poignet dans ses

doigts nerveux, le serrant à le broyer, l'avait réduit à l'impuissance.

En même temps, et sans que Paul Duroc pût l'en empêcher, il l'avait repoussé de côté, prenant tout à coup sa place.

Les dames de Mendez et la marquise de Sommeuse s'étaient levées à leur tour, et, sans comprendre, regardaient, anxieuses.

—Monsieur, cria Pierre, véhément, de Landrec stupéfait, ce n'est pas seulement à mon ami Paul que vous avez affaire, mais à moi aussi!

—Vous?... je ne vous connais pas!

—Vous feriez connaissance, où vous voudrez, et le plus tôt possible.

Vous avez insulté les artistes en général.

En cette qualité, je prends ma part de vos insultes, et je les relève comme il convient.

De Landrec eut un haussement d'épaules désigné.

Pierre alors s'approcha plus encore, et dardant sur son antagoniste l'éclair de ses yeux bleus, il reprit:

—Je vous répète ce que vous a dit mon ami:

—Vous êtes un goujat, et un lâche!...

En même temps, et avant que de Landrec eût le temps, cette fois, de lever la main, Pierre le souffleta rudement.

De Landrec devint rouge de colère, ses yeux lancèrent des flammes, ses lèvres tremblèrent.

—Miserable! cria-t-il en se précipitant sur le peintre.

Mais il fut retenu par l'étreinte subite de don José, et d'ailleurs séparé de son antagoniste par les assistants.

—Allons, mon cher, dit le faux américain, parlant vite et bas, les violences sont inutiles et d'ailleurs déplacées ici; elles nuiraient plutôt à votre cause.

Il ajouta plus haut:

—Vous enverrez demain vos témoins à ces deux jeunes gens outrecoquants, que je regrette profondément d'avoir reçus chez moi.

Tandis qu'il parlait, les dames de Mendez et la marquise de Sommeuse très pâles, elles aussi, avaient entouré les deux artistes comme pour les protéger.

Elles avaient sans peine deviné la préméditation contenue dans les paroles de M. de Landrec, et s'efforçaient en vain de calmer Paul Duroc et Pierre, manifestant hautement leur indignation.

Don José voulut à ce moment s'approcher du groupe; de Landrec déjà le devançait.

Il se heurtèrent tous deux à la marquise de Sommeuse.

Hautaine, et les fondroyant d'un regard méprisant, elle dit à Paul:

—Donnez-moi votre bras, M. Duroc, et reconduisez-moi!...

Les yeux de Carmen la remerciaient aussitôt de cette intervention; ceux de don José exprimèrent la plus vive contrariété.

Prenant le bras respectueusement offert par le musicien, Hélène de Sommeuse s'éloigna, superbe de dignité.

De Landrec, en présence de cette sorte de protection tout à fait inattendue, et si ouvertement accordée, reconvra son sang-froid d'homme du monde.

Il s'inclina profondément devant la marquise, sans dire un mot.

Au même instant, don José de Mendez le saisissait par le bras, et le forçait à s'éloigner du groupe compact, dans lequel on commençait à commenter l'altercation qui venait de se produire.

A vrai dire, les attitudes et les paroles de Paul Duroc et de Pierre étaient sévèrement jugées par la majeure partie des assistants, parfaitement ignorants du mobile qui avait fait agir de Landrec, et riposter si durement le musicien.

L'acte, très simple en apparence, de la marquise de Sommeuse, prenant dans ce cas particulier une importance toute spéciale, était aussi diversement apprécié.

On trouvait étrange qu'une aussi grande dame protégéât, si délibérément, deux jeunes gens complètement inconnus dans les sphères mondaines.

Les conversations allaient leur train, donnant naissance à des allusions désobligeantes pour Mme de Sommeuse.

Pendant ce temps, de Mendez avait entraîné de Landrec dans un petit salon, à peu près désert en ce moment.

Arrivé là, il se planta bien en face de lui, et demanda soudain:

—Etes-vous convaincu d'avoir avancé vos affaires vis-à-vis de Carmen?

—Certainement.

—Hum! je n'en suis pas si sûr que vous.

—Je ne l'oublie pas.

—Et je me charge des deux!... ajouta très vite de Landrec, superbe de fatuité.

Il continua, d'un accent où perçait un certain étonnement:

—Je dois vous avouer n'avoir pas très bien compris l'intervention de ce jeune raoleur de palottes.

—Affaire de camaraderie, de générosité.

—Ce n'est pas correct.

—Possible, mais pour mon compte, je ne la regrette pas, affirma don José.

Il ajouta entre les dents, comme pour lui seul:

—Si j'assistais à la deuxième rencontre, je saurais peut-être qui est ce Pierre?

—Demain, reprit de Landrec, nous réglerons tout cela, d'abord avec le musicien.

Et la conversation des deux hommes continua sur ce sujet, tandis qu'ils restaient ensemble, très calmes d'apparence, dans les salons encombrés.

Pendant ce temps, la marquise de Sommeuse rentrait à son hôtel, l'esprit agité de pensées étranges.

Elle aussi avait été fort surprise de l'intervention, pour ainsi dire chevaleresque de Pierre. L'action généreuse du jeune homme avait effacé de son esprit les quelques préventions qui s'y étaient glissées, par suite des insinuations répétées de Bernthe Duroc.

Et sa pensée se reportait incessamment sur sa personne, dont l'étrange histoire semblait l'entourer d'une atmosphère de mystère qu'elle aurait voulu percer à tout prix.

Ne connaissait-elle donc jamais la véritable identité de cet enfant perdu?

L'idée, très vague encore, de faire pratiquer ses recherches secrètes sur son compte, passa rapidement en son cerveau, mais ne s'y fixa pas tout de suite.

De leur côté, Paul Duroc et Pierre s'étaient éloignés, très surexcités par les événements de la soirée.

Ils descendaient à pied l'avenue des Champs-Elysées, désemparés à cette heure de nuit, et causaient avec animation.

—Enfin, pourquoi t'es-tu substitué à moi dans cette scène?